



LETHA WILSON/GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD

A Paris Photo, les images passent dans une autre dimension

Par Claire Guillot

Publié le 12 novembre 2021 à 07h00 - Mis à jour le 12 novembre 2021 à 09h51

 Réservé à nos abonnés

Sélections 

Partage

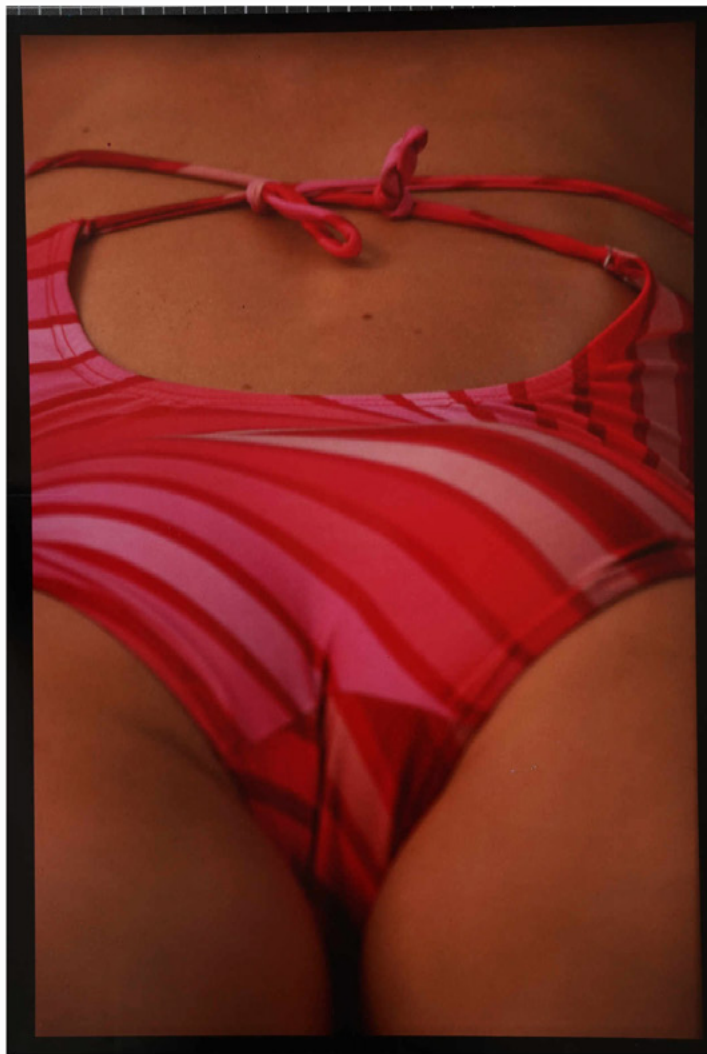


REPORTAGE | Les affaires reprennent à la foire, annulée en 2020, qui se tient au Grand Palais éphémère, jusqu'au 14 novembre.

QR codes à flasher sous les œuvres et passe sanitaire à montrer à l'entrée : voici le monde d'après, à Paris Photo. Pour le reste, les affaires semblent bel et bien avoir repris, pour les galeristes, au Grand Palais éphémère, après l'annulation de la foire en 2020. Les conservateurs des plus grands musées internationaux ont bien fait le déplacement, et la foire, qui dure jusqu'au 14 novembre, s'accompagne toute la semaine d'une foule de ventes aux enchères, d'expositions ou de signatures.

« *Le marché est même meilleur qu'avant la pandémie* », assure le galeriste américain Bruce Silverstein, qui présente à la foire une des premières typologies de châteaux d'eau, réalisées par les époux Bernd et Hilla Becher, au prix impressionnant de 225 000 dollars (218 000 euros).

Et, dès mercredi matin, jour d'ouverture, un certain nombre de marchands ont vendu des œuvres. Les raretés sont parties en premier, parfois signées du même artiste. Le Réverbère, galerie lyonnaise, historique du photographe William Klein, s'est séparé de deux de ses Cibachrome à 10 000 euros, pièces uniques très colorées de 1985, intitulées *Gisants* : de simples baigneurs à la plage, métamorphosés en corps échoués par le téléobjectif et le regard acide du photographe.



« Cannes » (1982), de William Klein. Tirage couleur Cibachrome d'époque, 50 cm x 40 cm. William Klein/Galerie LE RÉVERBÈRE

Les ventes virtuelles, surtout un complément

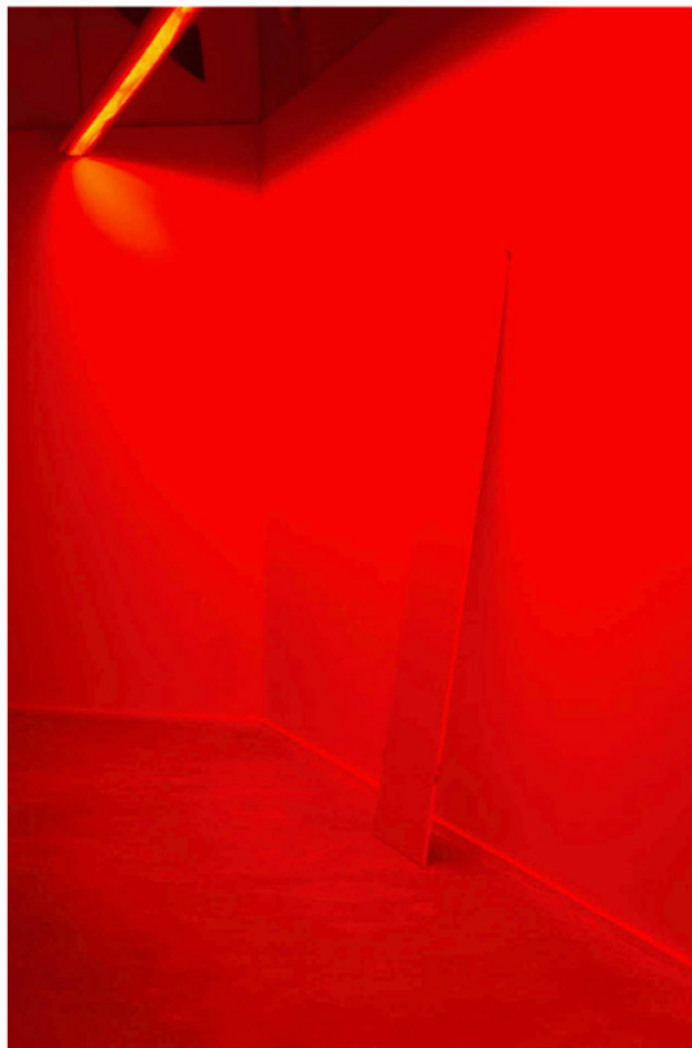
Non loin de là, la galerie Polka a séduit un collectionneur privé, avec, du même Klein, un immense contact peint de 1989, de plus de deux mètres de long, l'un des premiers du photographe, qui avait agrandi et peint ses planches-contacts pour en faire des œuvres à mi-chemin entre photographie et peinture – à un prix tenu secret, mais qu'on imagine élevé. Dans l'espace de la galerie Karsten Greve, les points rouges se sont multipliés sur le stand, entièrement consacré aux visions enchantées du photographe Herbert List (1903-1975) en Italie et en Grèce, dans les années 1930.





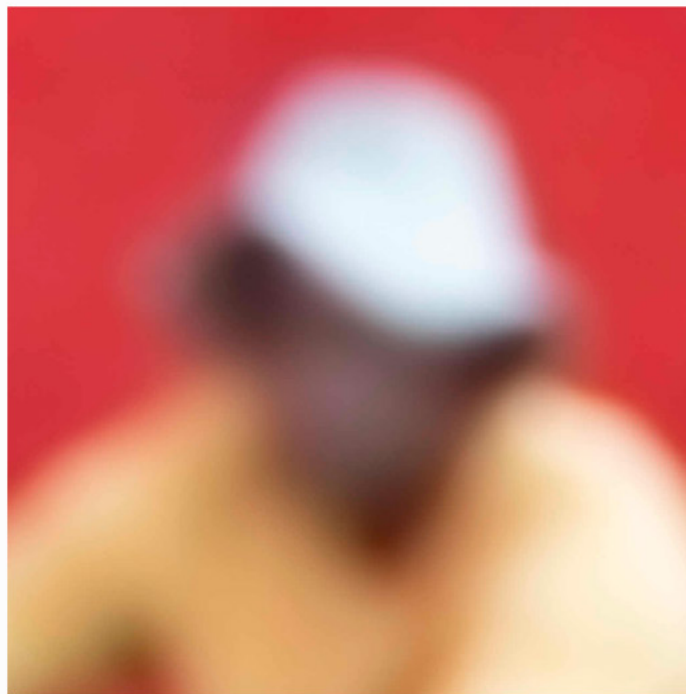
« Fight in Trastevere », Rome, Italie (1953), de Herbert List. 29,3 cm x 23,2 cm. Herbert List Estate, Hamburg, Germany & Magnum Photos. KARSTEN GREVE

Les galeristes disent tous être heureux de retrouver le contact humain. On aurait pu penser que la photographie, en deux dimensions, se prêtait mieux que d'autres arts aux ventes en ligne. Mais ceux qui ont tenté la transaction sur des plates-formes comme Artsy pendant la pandémie insistent sur la nécessité de voir les œuvres, en particulier les tirages anciens. Ils considèrent les ventes virtuelles surtout comme un complément, adapté pour des œuvres au prix modeste, ou pour des artistes déjà connus. « *Je viens juste de vendre une photo d'Antoine d'Agata en ligne à une personne de Marseille que je n'ai jamais rencontrée*, explique Charlotte Boudon, de la galerie Les Filles du Calvaire, à Paris. *Un pas a été franchi, les gens ont davantage confiance.* »



« Inactinique » (2020), d'Aurélié Pétreil. 210 cm x 140 cm. Aurélié Pétreil/Ceysson & Bénétière

Portées par les efforts du ministère de la culture, des associations féministes et la direction de la foire depuis 2017, les femmes semblent avoir conquis plus de place sur les cimaises, cette année. C'est en tout cas ce qu'affichent avec force les deux galeries qui accueillent les visiteurs, à l'entrée de Paris Photo : Ceysson & Bénétière présente les travaux de Tania Mouraud, d'Aurélié Pétreil ou d'ORLAN, narguant Duchamp et les avant-gardes très masculines avec son grand *Nu descendant l'escalier en talons compensés* (1967). Juste à côté, la galerie sud-africaine Stevenson consacre, elle, tout son stand à trois femmes, Mame-Diarra Niang, Jo Ratcliffe et Zanele Muholi, aux autoportraits hiératiques.



« Figure le moment qui précède » (2021), de Mame-Diarra Niang, 70 cm x 70cm. Mame-Diarra Niang/Galerie STEVENSON

Expérimentations de toutes sortes

Mais l'édition 2021 frappe surtout l'œil par les expérimentations photographiques de toutes sortes croisées au fil des stands : images en volume, détournées, dédoublées, recrées, abîmées... Des évolutions que consacrent aussi le secteur Curiosa, réservé aux pratiques émergentes, ou le salon off Approche. Les photomontages surréalistes de Man Ray des années 1930, chez Françoise Paviot, les photogrammes de Roger Catherineau des années 1950, à la galerie Les Douches, conversent désormais avec des équivalents très contemporains.

Le galeriste Christophe Gaillard réunit ainsi sur son stand ce qu'il nomme « les nouveaux constructeurs », trois artistes qui cherchent à « *repousser les limites de l'image photographique* ». Parmi eux, Letha Wilson, qui travaille la photo de paysage en volume, et qui réussit à faire pousser une roche – ou son fantôme – sous un des piliers du stand.

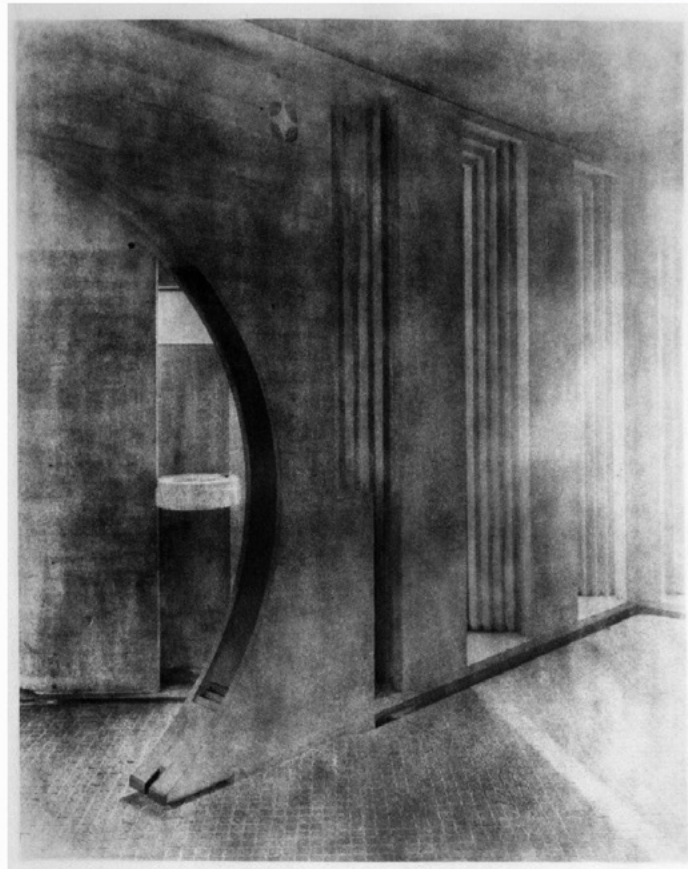


Sur le stand de la galerie Maubert, Agnès Geoffroy a imprimé des images sur de la soie, en s'inspirant des cartes reproduites sur des mouchoirs que transportaient les soldats parachutés en France, pendant la seconde guerre mondiale. Livrés pliés, ces fascinants objets dérobent une partie de l'image aux visiteurs, réduits à imaginer le reste. « *Je m'intéresse autant au sujet de l'image qu'à l'objet*, indique l'artiste, qui se définit comme plasticienne et photographe. *Le pli introduit une distorsion dans l'image première, un filtre.* »

Après avoir été longtemps jugées ringardes, justes bonnes à donner un faux vernis « artistique » aux images, les techniques de l'argentique font un grand retour

La galerie Binome s'est consacrée, depuis sa création en 2010, à ces écritures qui travaillent l'image dans un sens nouveau. « *Les nouvelles générations, nées avec le virtuel et le numérique, font des recherches sur la matière même de la photo*, souligne la galeriste Valérie Cazin. *Elles le font dans un esprit non d'opposition, mais de synthèse, de réconciliation entre argentique et numérique.* » Sur son stand,

à Paris Photo, cohabitent toutes sortes de techniques : des tirages à la gomme bichromatée, procédé ancien et complexe utilisé par Laurent Millet pour donner au complexe funéraire de Scarpa, en Italie, des allures picturales et élégiaques. Ou des logiciels de mapping qui recréent, à coups de pixels, les ruines des villes syriennes, visitées à distance par Thibault Brunet.



« Brion Vega, hommage à Scarpa », sans titre 4 (2020), de Laurent Millet. Série complète de 12 photographies noir et blanc, prise de vue à la chambre 20 x 25, tirage à la gomme bichromatée monochrome sur papier dessin, édition de 3 (+2EA), 65 cm x 55 cm. Laurent Millet, courtesy Galerie Binome

Certaines images ne se laissent pas saisir facilement : Laurence Aëgerter expose des tirages noir et blanc sérigraphiés avec de l'encre thermosensible. Au moindre coup de soleil, l'image noire s'illumine, transportant fugacement le spectateur dans une cathédrale imaginaire.

Après avoir été longtemps jugées ringardes, nostalgiques, justes bonnes à donner un faux vernis « artistique » aux images, les techniques de l'argentique font un grand retour contemporain. On croise désormais sur les stands des images virées à l'or, au thé, au café ou même à la lavande. Le bleu si vibrant des cyanotypes, procédé simple à maîtriser, est courant. *« Il faut que la forme soit en symbiose avec le contenu de l'image, tempère Valérie Cazin. Si c'est uniquement pour des raisons de rendu esthétique, je ne vois pas où est l'intérêt. »*

Les manipulations et bidouillages complexes, pendant et après la prise de vue, permettent aussi d'échapper à ce qui, pour certains galeristes, fait la nature de la photographie, et pour d'autres la malédiction : sa multiplicité. Sur le marché de l'art comme ailleurs, la rareté fait la valeur. Or les techniques anciennes sont un moyen d'introduire de l'aléatoire, et donc de l'unicité, tandis que le travail sur le volume rapproche l'image de la sculpture.



« Latenza A47 » (2020), de Vittoria Gerardi. Technique mixe, 59 cm x 49 cm. Vittoria Gerardi/Courtesy Bigaignon

« Les éditions multiples ont fait du mal à la photographie, elles empêchent qu'on prenne les photographes pour de vrais artistes », estime le galeriste Thierry Bigaignon, qui a d'ailleurs abandonné le mot « photographie » pour se rebaptiser « galerie d'art contemporain photosensible ». Sur son stand, la jeune Vittoria Gerardi, qui travaille sur le végétal, a choisi de ne pas fixer ses tirages. La couleur de ses oeuvres change donc avec le temps... aux risques et périls de son propriétaire.